**Comité de soutien à l’édition scientifique**

**Séminaire Traduction**

**19 juin 2018**

Séminaire sur la traduction d’articles scientifiques en SHS

Mercredi 19 juin 2018

Revue *Biens symboliques/Symbolic Goods*

Séverine Sofio (CNRS, UMR Cresppa) **-** severine.sofio@cnrs.fr

Revue *Biens symboliques/Symbolic Goods [BSSG]* <[biens-symboliques.net](http://biens-symboliques.net/) ou [symbolic-goods.net](http://symbolic-goods.net/)>

BSSG est une jeune revue, semestrielle, en ligne, gratuite et en accès ouvert, dont le n°1 est paru fin 2017. C’est une revue de SHS spécialisée dans les questions de culture, d’art et de science (*i.e.* des biens *symboliques*) dans une perspective interdisciplinaire, les comités de rédaction et scientifique étant composés de collègues français·es et étranger·es, issu·e·s de diverses disciplines. La revue est éditée par les Presses universitaires de Vincennes (PUV) qui ont conçu un site *ad hoc* avec Lodel (logiciel libre d’édition électronique) dans l’idée de faciliter une migration future éventuelle sur la plate-forme *Journals* d’Open Edition.

Pour l’heure, BSSG ne vit que grâce au soutien de la Ville de Paris (via son programme quadriennal Émergences), à des subventions de l’Université Paris-Lumière (Comue Paris 8 / Nanterre / CNRS) et du Labex ICCA, ainsi qu’à des soutiens ponctuels d’une dizaine d’UMR et d’équipes partenaires, en France et à l’étranger[[1]](#footnote-1).

*La traduction : un travail à plusieurs niveaux*

La revue a été dès le départ conçue comme une **revue bilingue** – au sens où tous les articles publiés dans les dossiers sont publiés en deux langues : le français et l’anglais. Les articles sont donc acceptés dans l’une ou l’autre langue, et traduits par des professionnel·le·s de la traduction en SHS. Celle-ci est prise en compte dès l’étape de la rédaction. Dans ce but, **un gros travail est effectué sur chaque texte, avec les auteur·e·s,** en portant une attention particulière, par exemple, au style et aux formulations ambiguës ou susceptibles de faire problème au moment de la traduction ; à l’éclaircissement des implicites nationaux (développement d’acronymes, définitions des termes dont le sens n’est évident ni pour les anglophones, ni pour les francophones non-Français) ; à l’utilisation de citations illustratives qu’il faudra aussi traduire (le *verbatim* est-il indispensable ?) ; à la précision de notions ordinaires pour lesquelles une traduction littérale anglaise peut être fallacieuse (l’exemple paradigmatique, ici, est la notion française de « classe moyenne ») ; etc.

**Les versions anglophones font ensuite toutes l’objet d’une relecture de lissage** stylistique, orthographique et syntaxique pour harmoniser la langue en la conformant aux conventions de **l’anglais *britannique*** – une étape utile compte tenu des origines diverses (Canada, États-Unis, Angleterre, Australie) de nos traductrices et traducteurs. Une partie de notre budget est donc dévolue à ce *proofreading* par une relectrice britannique, afin de proposer au lectorat anglophone un ensemble d’articles cohérent du point de vue linguistique.

Enfin, la traduction est également, et évidemment, un objet d’étude pour une revue comme la nôtre, spécialisée dans l’étude des textes et de la circulation des idées. Une rubrique est donc réservée à la publication de textes sur la traduction, en particulier de **retours réflexifs de traductrices et traducteurs (de diverses langues) sur leur pratique**. Ce travail mené *à partir* *du point de vue des professionnel·le·s de la traduction* sur ce que fait la traduction aux SHS, et ce que font les SHS à la pratique de la traduction, a donné lieu à projet de revue des revues européennes, évoqué *infra.*

En termes budgétaires, la traduction est notre 2e plus gros poste de dépense, après le demi-poste de secrétaire de rédaction que nous finançons grâce à la Ville de Paris. Chaque numéro (un million de signes environ, français et anglais inclus) coûte **10 à 15 000€** selon la taille des dossiers.

…/…

*Quel bilan tirer de la traduction, en termes de visibilité internationale ?*

La revue est encore un peu jeune pour faire ce type de bilan, mais les premiers résultats sont encourageants (cf. les varia reçus spontanément et majoritairement de l’étranger - Grande Bretagne, Suisse, Brésil, etc.)

Surtout, ce n’est pas le tout de traduire en anglais, encore faut-il être lu en anglais, càd encore faut-il que notre présence soit *détectée* par le lectorat anglophone. Nous avions planifié un travail de communication spécifique et d’entretien de notre présence sur les réseaux sociaux académiques anglophones avec l’attachée de presse des PUV… dont le poste n’a malheureusement pas été renouvelé.

Aujourd’hui, nous songeons donc à recourir à l’aide des professionnel·le·s dans le domaine de la réputation sur Internet (*community managers*), car il faut *le temps* de mener ce travail rendu nécessaire par le développement des revues numériques, *l’aisance* sur les réseaux sociaux et *la connaissance* des stratégies et des espaces où se faire référencer. Ce type de postes pourrait exister au niveau de nos tutelles… à défaut, dans l’immédiat, nous essayons de faire connaître nous-mêmes la revue à l’international, en recourant à un **réseau de collègues à l’étranger**, en faisant des **mailings spécifiques auprès de spécialistes anglophones des thèmes abordés dans nos numéros**, en incitant les auteur·e·s à **poster les URL de leurs papiers (mais pas les textes !)** sur leurs pages personnelles[[2]](#footnote-2), etc.

*Finalement, traduire… mais pour quoi faire ?*

Il faut bien distinguer deux objectifs différents :

🡪 s’il s’agit de rendre visible la recherche produite en français dans l’espace international de la recherche, dominé par l’anglais, il conviendrait de mener des **politiques de traduction** couplées à des **stratégies d’internationalisation** (via des aides à la communication, évoquées *supra*) au niveau des tutelles

🡪 s’il s’agit de permettre aux chercheur·e·s français·es et étranger·e·s de se connaître, de se lire, de pouvoir faire un comparatisme informé entre les contextes nationaux, de connaître mieux les « classiques » étrangers, bref d’échanger sur un pied d’égalité, la domination de l’anglais est nocive et ne devrait pas être cultivée par des incitations à publier dans cette langue, car elle introduit de multiples biais de communication et creuse les inégalités entre pays et entre chercheur·e·s.

Dans ce cas, le **multilinguisme est indispensable** – d’où un projet de revue des revues européennes, en cours d’élaboration, né notamment des réflexions menées autour de la traduction au sein de BSSG (mais qui n’entend pas s’y substituer).

La réflexion sur l’édition scientifique ne peut se faire dans l’ignorance du poids considérable que représente, pour les animateurs et animatrices de revues numériques, le travail gratuit et perpétuellement renouvelé de quête de financements.

1. Nous ne pouvons prétendre à l’aide du CNL ni – pour l’instant – à celle de l’InSHS. [↑](#footnote-ref-1)
2. Vu l’ampleur de l’utilisation des sites du type Academia, en toute méconnaissance, une formation des collègues sur ces questions serait d’ailleurs souhaitable… [↑](#footnote-ref-2)